

Maryse Condé, *une certaine négritude* « outsider »

Lilyan KESTELOOT



Maryse Condé

Née à Pointe-à-Pitre en 1937, cadette d'une famille de huit enfants, Maryse Boucolon quitte sa famille à l'âge de 16 ans pour poursuivre ses études en France, au lycée Fénélon puis à la Sorbonne. Elle rejoint ensuite en Guinée son premier mari, l'acteur Mamadou Condé, dont elle a trois filles. En 1969, elle rencontre l'Anglais Richard Philcox, qu'elle épouse en secondes noces et avec lequel elle s'installe en France. Elle reprend alors ses études pour préparer un doctorat. Depuis 1985, elle enseigne aux Etats-Unis, après être retournée pour un temps en Guadeloupe.

L'intérêt de Maryse Condé pour l'écriture date de son enfance. Elle a écrit de très nombreux articles, des ouvrages de référence et un grand nombre de romans, nouvelles et pièces de théâtre (cf. bibliographie).

Dans la galaxie des écrivains noirs et de leurs idéologies successives, Maryse Condé est un auteur qui a toujours pris des positions paradoxales. Au plus fort de la négritude elle a choisi de présenter les problèmes en termes de classes plus que de races. Lors des colloques sur la francophonie, elle s'est toujours montrée réticente, et récemment, elle a explicitement récusé son identité comme écrivain francophone, annonçant qu'elle était en train d'écrire un roman en anglais. Enfin elle n'a jamais rejoint les rangs des tenants de l'antillanité et de la créolité. Maryse Condé appartient cependant, en partie, à ces différents mouvements et elle est sans contredit un des plus grands auteurs de la littérature négro-africaine.

Mais elle se veut délibérément « *outsider* » refusant d'entrer dans une catégorie ou une croisade quelconque, même si c'est une croisade « porteuse ». Elle mène son combat seule. On peut se demander pourquoi. Individualisme exacerbé ? Allergie à tout grégairisme ? Incapacité d'insertion dans un mouvement collectif ? Malaise ontologique ? Exhibitionnisme larvé ? Ou ce que j'appellerais le complexe de la chèvre ?

On peut aussi se demander comment, avec ces positions de constant décalage par rapport à ses collègues, Maryse Condé parvient à être l'un des auteurs les plus représentatifs du monde noir ?

Voici un écrivain dont nous avons suivi l'itinéraire depuis une première œuvre dramatique aujourd'hui oubliée, intitulée *Dieu nous l'a donné*.

D'entrée de jeu, le style se voulait viril, le problème posé socio-politique, et la race secondarisée au profit d'une situation de conflit interne à la société antillaise. Avec à la clef un constat d'échec. La révolution n'aura pas lieu. A vrai dire, c'était plus proche de Fanon que de Césaire.

Heremakhonon (1976) : le détour par l'Afrique

Lorsque Maryse écrit *Heremakhonon*, sa problématique semble avoir fait un saut en arrière. Ce premier roman, très supérieur à sa première pièce, contenait notamment le grand thème de la « recherche des ancêtres » lié à la quête de l'identité que Maryse reconnaît elle-même devoir aux écrivains de la génération précédente (voir *Notre Librairie*, interview de Maryse Condé par Marie-Clotilde Jacquey, 1984).

Peut-être y a-t-il des étapes qu'on ne peut pas sauter. Et celle du détour par l'Afrique en particulier. Maryse dit aujourd'hui que c'« *était un piège* » et que cette quête « *pouvait très bien se résoudre sans passer physiquement par l'Afrique* ». Mais cette affirmation est due sans doute davantage à sa déception, liée à ses illusions africaines, qu'à son expérience réelle.

Si l'on relit *Heremakhonon*, on comprend sans peine ce que Maryse Condé était venue chercher : elle partageait vraisemblablement quelques stéréotypes antillais sur le continent noir (bien qu'elle s'en défende) mais sûrement aussi portait-elle en elle d'immenses espoirs sur les Indépendances : une revanche à prendre sur l'histoire, une révolution à réussir, une société nouvelle à construire.

Et ce qu'elle trouve la surprend, la fascine, la bouscule... la repousse. Elle découvre une société hiérarchisée et complexe à souhait. N'ayant ni le même passé, ni les mêmes problèmes que les Antilles. Les relations hommes/femmes, l'orgueil des castes supérieures, le cynisme des responsables politiques, le peu de valeur accordée aux jeunes, à la liberté et à la personne humaine, ont profondément choqué son esprit foncièrement démocrate. C'est tout le système de valeurs féodales qui va la prendre à rebrousse-poil. Mais aussi la direction que prend l'Afrique nouvelle.

Et son héroïne démissionne et s'en retourne en France. « *J'ai compris. Compris. Il faut que je parte si je veux me porter un minimum de respect. Parce qu'il y a un minimum au-dessous duquel il ne faut pas descendre.* » Là encore c'est un constat d'échec qui termine l'œuvre. « *Secouer de ses sandales la poussière de ce pays.* » Pas d'autre issue.

Une saison à Rihata (1981) : l'Afrique, mère adoptive ?

Pourtant, paradoxalement, au roman suivant : **Une saison à Rihata**, nous retrouvons notre auteur en Afrique. Elle a du reste écrit entre-temps une autre pièce sur une sombre histoire de chefferie yoruba.

Dans le roman de Marie-Hélène, son nouveau porte-parole, le dialogue africain reprend, plus enraciné dans des liens familiaux. Mais pas plus satisfaisant. L'héroïne antillaise, comme dans **Heramakhonon**, n'en finit pas d'élucider les malentendus interpersonnels, qui sont en fait le plus souvent interculturels.

Le roman s'est cependant enrichi d'une dimension psychologique considérable. Les personnages de **Heremakhonon** étaient à peine ébauchés. Ici ils ont pris chair et sang. De même, le style de Maryse Condé a fait un bond qualitatif remarquable. Le côté haché, quasi parlé, voire primesautier de sa phrase, a fait place à une écriture plus souple, une réflexion plus élaborée. L'écrivain a beaucoup gagné en maîtrise littéraire, arrivée à présent à maturité.

Mais c'est pourtant toujours à un échec qu'aboutit l'aventure de son héroïne, et le lecteur demeure sur une impression de vie manquée, de destin sacrifié, de société bloquée.

L'éducation petite-bourgeoise et l'idéalisme du personnage antillais n'a décidément pas grand chose de commun avec la vision politique et sociale des jeunes (et moins jeunes) cadres africains. La fille de l'héroïne sent bien ce décalage irréductible.

On s'imaginait que Maryse Condé après ces deux romans « africains » allait tourner la page. Elle avait réalisé là comme une espèce de psychanalyse, et exorcisé ses fantasmes. Problème de double-mère, dit-elle (1). Car si

sa terre natale est bien la Guadeloupe et que son « *problème avec les Antilles s'est liquidé peu à peu... car c'est avec elles que j'ai des comptes à régler* », elle ajoute qu'elle souhaiterait que l'Afrique devînt « *sa mère adoptive* ». Et cela ne s'est pas fait.

Ségou, les murailles de terre (1987) : le détour par l'Histoire

Et voici que, rentrée de fait en Europe, et ayant divorcé d'un époux guinéen pour épouser un charmant Anglais (2) (oui, la biographie n'est pas très loin des romans mentionnés) voici que Maryse Condé récidive, elle écrit cette énorme fresque sur la capitale soudanaise : **Ségou les murailles de terre**.

Nous ne parlerons pas ici du lancement médiatique de l'ouvrage et du succès consécutif. Tant il est vrai qu'aujourd'hui tout est affaire de publicité. **Une saison à Rihata** passa presque inaperçu, alors que le style en était certainement plus raffiné. Mais ce qui nous intéresse, c'est pourquoi Maryse avait encore besoin d'écrire **Ségou**. Même si Laffont lui avait plus ou moins commandé un ouvrage de ce genre.

Mais comment écrire pareille chose sur commande, si on ne l'a pas déjà en soi, en gestation ?

Et ne pourrait-on penser qu'avec **Ségou**, Maryse Condé réglait enfin ses comptes avec l'Histoire ? A la racine. A l'origine. Avec l'Afrique féodale. « *Ces Nègres qui vendirent si gentiment les Nègres* » pour paraphraser l'auteur de **Black Label**. Que son vécu dans l'Afrique de l'Ouest (Guinée, Ghana, Sénégal) avait ramené du fond de l'inconscient ce souvenir, cette brûlure collective ? Que, venant y chercher des ancêtres, ou une famille, ou une mère adoptive (ses parents étant morts très tôt), elle avait rencontré en fait la structure quasi intacte d'une société traditionnelle dont elle et les siens, les esclaves, furent victimes ?

Et comme Maryse n'est pas Alex Haley et n'a jamais joué le jeu manichéen de la race innocente victime de la race coupable, elle a situé les responsabilités sans broncher, regardant en face ces civilisations mandingues

(1) Et si c'était celui du « père noir » ? mais nous ne spéculerons pas ici sur l'hypothèse de Guillaume Suréna – Voir Colloque sur Césaire, Fort-de-France – Juin 1993

(2) Richard Philcox.



orgueilleuses – mais belles aussi – et suivant le chemin, reconstituant l'itinéraire, refaisant le « voyage », à travers les siècles, à travers le continent, jusqu'à la côte et à travers l'Océan. « *Il n'y a pas d'ancêtre fondateur, il n'y a que le vaisseau négrier* » disait-elle en 1984 (interview Marie-Clotilde Jacquey). Regret ou rejet ?

Toujours est-il que la boucle est bouclée, et le périple accompli. La souffrance diffuse du passé ancestral et les froissements d'un vécu récent avaient constitué un nœud complexe, et il fallait expulser ce nœud, ce faix, cet arrière-faix, une bonne fois, pour être débarrassé de l'Afrique, continent « *difficile à aimer, mais qu'il faut conquérir* » dit encore Maryse. *Ségou* est cette conquête ; mais qu'est-ce que cela signifie ?

Elle recrée l'empire et ses fastes, mais aussi les hommes et leurs travaux. Elle rejoue le

grand drame qui a rejeté les siens hors du continent, elle revit les traumatismes anciens, les vies antérieures, que ses héroïnes précédentes n'avaient pas identifiés. Mais pour cela Maryse effectue un immense effort d'information, elle se met à l'écoute de l'histoire et de la culture de ces États médiévaux, elle s'initie à leurs coutumes, leurs religions, leurs ambitions politiques : « *il faut des clés pour comprendre une terre, c'est-à-dire l'aimer* ». Elle a donc conquis les clés nécessaires pour comprendre l'Afrique, pour entrer dans cette conception de l'homme, dans ce système de pensée, dans cette logique du pouvoir théocratique, cette organisation inégalitaire mais solide et non sans grandeur, et qui aboutit aussi à la traite et à l'exploitation des uns par les autres. Pourtant, la civilisation africaine ne se réduit pas à la pratique de l'esclavage. Pas plus que la civilisation grecque ou égyptienne.

Ce détour par l'Histoire et – la re-création de cette Histoire par le roman – a donc permis, pensons-nous, à l'auteur d'*Une saison à Rihata* de relativiser à la fois le tragique du passé ancestral et les frustrations du contact personnel.

À la recherche, vaine, d'une Afrique mère-adoptive, elle substitue la connaissance, réelle, d'une Histoire collective qu'elle assume ; et ce fait la libère du même coup et lui permet de « sortir » du roman.

L'Histoire est mise devant, à distance, les personnages prennent leur indépendance, ce ne sont plus des projections plus ou moins arrachées de son existence. Elle peut enfin aimer, oui, aimer, l'Afrique. Et la quitter. Mentalement la quitter, car il ne suffit pas de s'en éloigner physiquement.

Le retour en Guadeloupe

Désormais elle pourra situer ses pièces et ses romans ailleurs, en Guadeloupe, aux États-Unis. Ce serait trop dire qu'elle a réglé tous ses problèmes. Dans *La vie scélérate* (1989), Maryse reprend par le début la saga de sa famille à partir du premier aïeul précisément connu, venu s'établir en Guadeloupe.

Elle expose là encore de nombreux problèmes. On voit bien que « *les Antilles c'est tout compliqué* » comme l'écrivait Glissant dans son beau roman **La Lézarde**, ou encore que « *les gens y sont petits* » (Condé, avril 1993).

Mais si Maryse Condé poursuit sa quête, elle le fait autrement semble-t-il ; ses romans ont des sujets divers, ils ne sont plus des confidences déguisées. **Tituba sorcière (1988)** n'a plus rien à voir avec Veronika, et les humbles héros de **La traversée de la mangrove (1989)** (3) sont vus, décrits, aimés pour eux-mêmes, sans liens viscéraux avec le narrateur.

Dans quelle mesure peut-on parler d'une écriture désaliénée ? c'est pourtant l'expression qui me vient lorsque je compare ces derniers romans avec les deux premiers. Le détachement. Elle a conquis le détachement. Elle crée aujourd'hui un peu comme Dieu qui fit des arbres, des hommes, des lapins, des lions ; dans ce bonheur de créer pour créer que connaissent les artistes qui ont compris que l'art donne accès à une transcendance.

A une solitude aussi. Nous y revoilà. De rupture en rupture, de refus en révolte, celle qui écrivit **La civilisation du Bossale (1978)** s'est marginalisée, disions-nous au début de cet article.

Mais par une démarche plus profonde que nous avons essayé de mettre à jour, Maryse Condé n'a cessé de se construire, de se dépasser, de prendre de l'altitude, jusqu'à devenir cet *outsider* de la négritude, cette Bossale des Caraïbes, oui, mais à l'échelle de la Diaspora.

Et peut-on vraiment affirmer que ce détour par l'Afrique dont elle a tendance à minimiser l'importance, ne fut pas son chemin de Damas, son épreuve qualifiante (pour parler comme Greimas), cet « *obstacle qui devient appui* » (4) par lequel elle a conquis son trésor ? à savoir sa puissance créatrice et son extraordinaire liberté ?

Lilyan KESTELOOT
Université de Dakar

Depuis son premier roman, **Heremakhonon (1976)**, Maryse Condé confronte souvent ses héros romanesques à l'expérience d'une sexualité aliénante. Cette rencontre d'un désir qui s'impose à eux par un acte de violence ou auquel, à leur surprise, ils consentent volontiers, jette à bas l'ébauche de connaissance de soi que ces personnages avaient commencé à construire. Tout à coup les réponses qu'ils avaient apportées à l'énigme de leur identité et l'orientation qu'ils donnaient à leur vie s'avèrent inadéquats. Forcés de vivre leur aliénation dans cette nouvelle dimension, celle d'une relation qui passe par les termes de leur sexualité ainsi que par un exil auprès de quelqu'un qui leur reste insondable, ils tolèrent leur situation jusqu'à ce que s'impose, au fond de leur misère morale et physique, le choix entre la mort ou la vie.

Arrivés là, au seuil de l'existence (à entendre littéralement comme ex-istence), les héros condéens, me semble-t-il, comprennent l'inanité de la quête nostalgique et essentialiste de leur identité, legs pernicieux du mépris

(3) et **Pays Mélé (1985)** et trois autres encore, une moyenne de un livre tous les deux ans ! sans compter les pièces et les articles.

(4) Sri Aurobindo.